

soir une ronde dans le camp, afin de s'assurer que toutes les dispositions étaient bien prises et que rien ne viendrait troubler, pendant la nuit, le repos de sa petite armée.

Chacun, officier ou soldat, pouvait alors l'aborder. Il écoutait attentivement les rapports des uns et les doléances des autres et rendait souvent ainsi, tout en marchant lentement, une justice sommaire dont les arrêts étaient toujours respectés.

En attendant le retour de M. de Montcalm, les deux jeunes Français s'étaient assis, à bonne distance l'un de l'autre, sur l'herbe du petit monticule au sommet duquel se dressait la tente du général.

Leurs regards arraient avec plaisir sur le camp qui déroulait à leurs pieds ses tentes de toile blanche et ses abris de feuillage.

Il y régnait cette animation vivace et joyeuse qui a caractérisé à toute époque un campement de soldats français.

Mais la présence de l'ennemi, dont les éclaireurs indiens devaient être répandus dans les bois voisins, et la possibilité d'une alerte assourdisaient un peu le bruit accoutumé.

Ce n'était qu'un murmure de voix si contenues et si discrètes qu'à cent pas de distance on n'aurait pu deviner que trois mille hommes étaient cachés dans ce pli de la vallée.

Au bout de quelques instants d'attente, Jean d'Arramonde et Saint-Preux virent apparaître, dans l'étroit chemin pratiqué entre deux rangs de tentes, trois officiers enveloppés de manteaux noirs.

Ce petit groupe marchait d'un pas lent et s'arrêtait fréquemment devant les cercles formés par les soldats réunis autour des feux.

Ceux-ci se levaient aussitôt et se tenaient droits, immobiles, dans l'attitude du respect,

Les trois officiers ne furent bientôt qu'à quelques pas de Saint-Preux et de d'Arramonde.

Celui qui marchait le premier était un homme de petite taille, à la démarche noble et assurée. Sa physionomie, aux traits fortement accusés, était remarquable par l'éclat de deux yeux noirs qui se portaient avec vivacité vers toutes les parties du camp et semblait percer la demi-obscurité dont les crêpes légers du soir commençaient à assombrir l'horizon.

Ses regards perçants eurent bientôt remarqué les deux jeunes gens assis sur le monticule.

L'officier se retourna vers ses deux compagnons et leur dit quelques paroles rapides; il leur demandait sans doute quels étaient ces étrangers.

Aussitôt David le Chasseur, qui se tenait un peu à l'écart avec Ouinnipeg, s'avança vers le chef français et mit à la main son bonnet de castor.

L'officier laissa échapper un geste de surprise.

— Comment! te voilà déjà de retour, mon brave chasseur de bisons? s'écria-t-il. Ne m'as-tu pas dit, quand tu m'as quitté, il y a quinze jours, que tu allais à Québec pour te marier? La noce est-elle déjà faite? Nous as-tu amené ta jolie fiancée? Je parlais encore de toi aujourd'hui au père André, et nous regrettons tous deux de n'être pas à Québec, lui pour bénir ton union, moi pour signer au contrat...

Un soupir s'échappa de la robuste poitrine de David. Il baissa un instant la tête, et ses regards, ordinairement si fiers et si décidés, semblèrent se couvrir d'un voile.

— Merci, monsieur le marquis, murmura-t-il, merci pour les bonnes paroles que vous me dites... Mais je ne suis pas marié, comme vous le pensez, et la noce dont vous parlez ne se fera peut-être jamais.

— Quo dis-tu? Pardieu! mon bon ami, quelle est cette énigme? Voici la première fois que je te vois hésitant et embarrassé! Quel est donc l'obstacle qui peut arrêter Bras-de-Fer?

— Je vous le dirai tout à l'heure, monsieur le marquis, si vous voulez bien m'y autoriser.

— Eh bien! reviens dans une heure. J'ai, du reste, à te parler, David; et si ton retour n'était pas causé par un événement qui me semble fâcheux pour toi, je me réjouirais de te revoir, car je vais sans doute avoir besoin de tes services.

— Je suis à vos ordres, monsieur le marquis.

En se retirant, le chasseur de bisons découvrit Ouinnipeg qui se tenait grave et immobile derrière lui.

Le marquis de Montcalm, — car c'était le général français en personne qui venait d'avoir avec David cette conversation familière, — le marquis de Montcalm ne put réprimer un mouvement d'étonnement et de joie en apercevant le chef sauvage.

— Je vous salue, Ouinnipeg, dit-il en donnant aussitôt à l'inflexion de sa voix cette expression digne et bienveillante qui savait si bien lui concilier le respect et l'affection des guerriers indiens, je vous salue et je suis heureux de vous voir dans mon camp après une longue absence. La vaillante tribu des Abénaquis est-elle toujours nombreuse et forte? Le Grand-Esprit a-t-il répandu ses bénédictions sur vos récoltes? A-t-il éloigné de vos wigwams la cruelle maladie qui les désola l'an dernier? Aigle-Noir, soyez le bienvenu parmi nous.

— Les paroles de mon père blanc sont douces à mon oreille, répondit le chef sauvage en plaçant sur son cœur sa robuste main étendue. Ouinnipeg sait que le grand Ouenthoé des Français est entouré d'ennemis, et comme les Français ont toujours été bons pour sa tribu, il a ordonné à ses jeunes hommes de monter sur leurs pirogues rapides et de venir au secours de leur père blanc. Ils sont là dans le bois, au nombre de cinquante.

— Je vous remercie, Aigle-Noir, d'être fidèle dans le malheur à ceux qui ont été généreux pour vous dans la prospérité. Mais vous savez que je suis loyal et incapable de tromper. Écoutez-moi bien.

M. de Montcalm se rapprocha du chef sauvage.

— Vous avez dit tout à l'heure que je suis entouré de nombreux ennemis. C'est la vérité. Une armée dix fois supérieure à la mienne peut m'attaquer d'un moment à l'autre. Ce sera un miracle de Dieu si je suis vainqueur. Mais c'est un devoir pour moi de mourir où mon roi m'a placé. Je vous dis cela, Aigle-Noir, pour que vous sachiez bien à quoi vous vous engagez en restant parmi nous. Votre tribu, déjà si affaiblie par une terrible maladie, peut succomber tout entière dans la lutte suprême que nous allons soutenir. Réfléchissez donc, Ouinnipeg, et voyez si le vaillant peuple des Abénaquis veut combattre dans les rangs des Français comme il le fait depuis cent ans, ou s'il veut imiter les Delawarecs, les Mingoës, les Shewanèsses, qui sont passés du côté de nos ennemis, ou les Algonquins, qui nous ont quittés hier pour gagner les plaines lointaines situées de l'autre côté des lacs.

— Si ton peuple est vaincu et quitte notre pays aux arbres verts, les Abénaquis seront massacrés ou esclaves. Mieux vaut pour eux mourir la face tournée vers leurs ennemis.

Le marquis de Montcalm fut profondément touché de cette réponse. Les récentes défections des tribus indiennes avaient péniblement ému ce cœur généreux, qui ne pouvait comprendre ni la trahison ni l'ingratitude. Il tendit la main à l'Aigle-Noir avec un mouvement vif et chaleureux et le remercia de son dévouement.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).